

Revue Politique et Littéraire

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. VI.

MONTREAL, 19 JUIN, 1897.

No. 141

SOMMAIRE

Garre à la casse, *Vieux rouge* — Subvention scolaire, *Magister* — Parole réconfortante, *Libéral* — Les livres d'écoles, *Payeur* — In articulo mortis, *Scrutateur* — Evolution sociale des nôtres, *Justus* — Le népotisme, *Chercheur* — Les " chères études " *François Coppée* — Petit voyage, *Armand Sylvestre* — Mgr Merry del Val, —
FEUILLETON: Rome (SUITE) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile, [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

GARE A LA CASSE!

On nous accuse en certains quartiers d'avoir attaqué le gouvernement libéral à Ottawa, et le ministère Marchand à Québec. On va même plus loin, et l'on dit formellement que nous avons combattu le parti libéral tout entier.

Nous nous inscrivons en faux contre cette accusation gratuite qui n'est appuyée sur rien de sérieux, et qui est facile à réfuter. Il n'y a qu'à consulter la liasse du journal depuis le premier jour de son existence jusqu'à date, et nous sommes bien sûrs qu'on ne trouvera pas un mot contre le parti libéral.

Ceux que nous avons combattus et que nous combattons encore et toujours, ce sont les pieuvres du parti libéral, qui s'attachent à ses flancs, font du népotisme et accaparent tout au détriment des vrais travailleurs.

L'histoire se répète.

Sous l'administration Mackenzie qu'avons-nous vu ?

Les places importantes données à des

amis per-sonnels des ministres ; les contrats rémunérateurs accordés aux habiles tireurs de ficelles, et les places inférieures du service civil remplies par les plus astucieux intriguants.

Sous le régime Mercier, de 1885 à 1892, les conservateurs étaient souvent choisis de préférences aux bons libéraux qui s'effaçaient pour ne *pas faire de tort au parti*.

Le faste insensé déployé par des gens qui, la veille, étaient des mendiants, a créé parmi le peuple une rancune sourde qui ne s'est fait sentir qu'en mars 1892. Mais alors la colère populaire fut terrible, et Mercier tomba pour ne se relever jamais vivant. Et pourtant ce n'était pas lui, le vrai coupable.

Aujourd'hui, il se passe des choses bien regrettables pour le parti libéral, non pas que nous craignons que les idées rétrogrades prévalent dans notre pays à l'avenir, mais bien parce que les hommes, ou plutôt l'homme qui a remporté la victoire sur le crétinisme conservateur et canadien tombera pour laisser sa place à quelque intrigant politique plus retors que lui.

Nous l'avons dit, l'histoire se répète.

On voit des gens qui hier n'étaient pas capables de faire face à leurs échéances, même minimes, et qui vivaient au jour le jour, en grattant le fond de la caisse le samedi soir pour y trouver quelques sous pour remplir la *tinette au lard* familiale, se pavaner aujourd'hui dans des équipages princiers et éclabousser le pauvre monde sans même crier : gare !

Ces choses se chuchotent dans tous les coins, les groupes que l'on rencontre en parlent à voix basse, s'ils ont des intérêts à sauvegarder, et ceux qui sont indépendants de tout ce monde, soit par leur fortune, soit par leur misère, le crient sur tous les tons et mettent des noms sur les

têtes des individus.

Et l'on croit que cela va durer comme cela !

On se trompe grandement, et nous n'avons qu'un mot à dire à M. Laurier :

Gare à la casse !

VIEUX ROUGE.

SUBVENTIONS SCOLAIRES

En ouvrant le rapport du surintendant de l'instruction publique, on trouve que tel ou tel collège classique reçoit une subvention annuelle considérable de la province.

L'éducation doit être certainement encouragée par tous les moyens possibles, mais l'enseignement supérieur ne doit pas être maintenu par le gouvernement lorsqu'il est démontré par les faits quotidiens qu'il y a trop d'éducation secondaire, si on la compare à l'éducation primaire.

De plus, il est aussi clairement prouvé que les collèges classiques encaissent tous les ans un large bénéfice sur les nombreux élèves qui leur sont envoyés.

Il y a quelques années un révérend père Jésuite est venu déclarer sous serment, dans une cause d'expropriation qui concernait ces révérends, que le profit réalisé sur la pension et l'enseignement se montait à 50 pour cent.

Il y a un grand nombre de marchands qui se contentent de 5 pour cent, paient de forts loyers, des taxes onéreuses, et élèvent de grosses familles par-dessus le marché en travaillant ferme, et qui ne se plaignent pas.

Or, si les révérends pères de la rue Bleury gagnent un aussi gros bénéfice, il est permis de supposer que les institutions similaires, avec moins de frais doivent gagner au moins 25 pour cent.

Pourquoi alors leur donner l'argent du peuple si péniblement gagné, lorsque les écoles primaires ne valent rien lorsque les pauvres institutrices perçoivent un salaire ridicule, lorsque les maisons d'écoles sont en général, mal construites, mal aérées, mal chauffées et mal entretenues ?

Ne serait-il pas mieux de répartir les milliers de dollars que l'on jette dans les caisses d'institutions puissantes entre les écoles rurales, et de donner à notre peuple le moyen de s'instruire gratuitement et de s'armer pour les batailles de la vie ?

MAGISTER

Paroles reconfortantes

Il nous a fait bien plaisir, ces jours derniers, d'entendre un ministre provincial très en vue donner libre cours à des sentiments intimes sur les réformes importantes qu'il y a à opérer dans notre système éducationnel.

Il est grandement consolant pour nous de constater, sur la foi d'un homme qui aura son mot à dire sur des mesures qui devront modifier nos lois scolaires, que les promesses solennelles faites au cours de la dernière campagne n'étaient pas un pur engin électoral.

On a si souvent, dans les hautes sphères, fait miroiter aux yeux des populations de ces hochets d'élection qu'il nous était bien permis de mettre en doute la sincérité des phraseurs de hustings qui inondaient nos campagnes et nos villes de leur éloquence de commande, il n'y a que peu de jours.

Convaincu, par la campagne incessante des journaux à franc-parler, — parmi lesquels nous nous comptons fièrement — des besoins immédiats que requérait notre loi éducationnelle, des réformes sérieuses] qui

s'imposaient à toutes nos écoles, l'électorat de la province attendait, exigeait des promesses de la part des représentants des partis politiques qui sollicitaient son suffrage.

Aussi, les deux états-majors ne se sont-ils pas gênés pour afficher des opinions et des engagements de cette nature en tête de leur programme.

Et, Dieu merci ! après les remarques que nous entendions faire à un ministre libéral ces jours derniers, il nous est permis d'espérer beaucoup pour l'instruction de nos enfants et l'avenir de notre race.

“Ce que nous sommes avant tout fermement décidés à accomplir, malgré tous les hauts cris que l'on puisse jeter en certains quartiers, nous disait cet honorable, ce sont des réformes sérieuses dans notre système d'éducation.

“Nous ferons tous les sacrifices possibles pour assurer au peuple de cette province des écoles qui puissent l'instruire convenablement et le mettre sur un pied d'égalité avec ses compatriotes de langue étrangère.

“Naturellement, il serait dangereux de porter la hache dans nos institutions scolaires telles qu'elles existent ; mais nous espérons qu'avec le temps, nous parviendrons à opérer des changements efficaces et pratiques dans nos écoles.”

Voilà qui nous reconforte et qui nous fait augurer de belles choses pour nos nouveaux ministres !

Nous aussi nous comprenons qu'il serait téméraire, fatal peut-être pour notre cabinet actuel de saper à sa base enracinée dans les ignorances et les superstitions d'une grande partie de notre population par un siècle et demi de fausses doctrines.

Nous comprenons tout cela.

L'œuvre entreprise par le ministère libéral est immense, gigantesque.

Mais il est un art savant de préparer les yeux à la lumière comme les bras au développement musculaire.

LIBÉRAL.

LES LIVRES D'ECOLE

La question du choix des livres dans nos écoles publiques n'en est pas une qui devra figurer au dernier plan parmi les réformes importantes qu'on a promis d'opérer dans notre système d'instruction publique.

Bien au contraire, c'est par là qu'il faudra inaugurer le remède que nos gouvernants ont solennellement promis d'apporter à l'état intellectuel déplorable dans lequel croupissent depuis trop longtemps nos populations rurales.

Donnez-nous de bons livres, peu coûteux, gratuits si possible, et nous aurons de bonnes écoles.

Donnez-nous de bonnes écoles, a dit un homme d'état anglais éminent, et nous parviendrons à élever un peuple fort et solide, prêt à marcher le front haut dans l'ère de progrès qui se fait sentir par tout le monde civilisé.

Le fait est admis par tous ceux qui ont quelque peu étudié la question, même par les plus intransigeants en la matière; notre système de livres dans la province de Québec est ridicule et ne répond pas aux besoins actuels.

La liste des livres sanctionnée par le Conseil de l'Instruction publique est une dérision et une insuffisance.

Ridicule, en ce qu'elle est une mosaïque de tout ce qui peut le plus sûrement abâtardir l'intelligence de jeunes êtres imprudents confiés à l'inexpérience et au manque de savoir de professeurs et maîtres d'école tels que nous les avons.

Insuffisante, en ce qu'on n'y rencontre pas, malgré les 60 hors-d'œuvres de pédagogie qui figurent sur la liste, ce qui doit répondre convenablement aux besoins de notre jeune population pour en faire plus tard dans la vie ce qu'on appelle "des hommes."

Notre système d'écoles publiques, tel qu'il existe à l'heure actuelle, avons-nous certes besoin

de revenir sur ce sujet, ne pourra jamais former que des efféminés, des femmelettes, et ne parviendra jamais à inculquer à nos enfants cet esprit de l'éducation nationale qui fait les peuples grands, civiquement vertueux et sensibles au chapitre de l'honneur.

Que notre Conseil de l'Instruction publique se mette immédiatement à la tâche et qu'il adopte un système judicieux et uniforme de livres.

C'est le premier et le plus pressant des devoirs impérieux qui lui incombent. Quand nous aurons de bons livres d'écoles, ce sera toujours un grand pas de fait dans la voie des réformes.

Triage judicieux des livres qui doivent servir à l'enseignement de nos enfants.

Uniformité dans le choix de ces livres.

Tels sont, nous le croyons sincèrement, par notre expérience de pères de famille consciencieux, les premiers jalons qui devront être posés par le Conseil de l'Instruction publique dans le terrain passablement vague de notre instruction primaire.

Choix judicieux dans les livres! Qu'est-ce à dire?

Il n'est pas besoin de théoriser sur les soins méticuleux qu'il faut apporter dans le choix des livres approuvés par le Conseil de l'Instruction publique. La liste des livres actuels à peu d'exceptions près, est un bien triste monument de ce corps qui est pourtant appelé à remplir de si importantes fonctions. Ce n'est pas avec des histoires du Canada, des géographies et des grammaires, comme il en figure au catalogue précité, que nos enfants pourront se fourbir des armes pour la lutte quotidienne de l'existence. Nous saurons revenir plus tard sur la valeur réelle de plusieurs de ces ouvrages que le corps enseignant de la province de Québec offre comme pain intellectuel à la jeunesse qui fréquente les écoles.

Pour le moment, nous nous contentons de constater le fait qui souffrira, d'ailleurs, bien peu de contradictions chez les personnes qui ont suivi les articles que le *Canada-Review* et le *REVEIL* ont déjà publiés à ce sujet.

Nous disons, de plus, que l'uniformité dans nos livres d'écoles s'impose sérieusement, si l'on veut obtenir de bons résultats avec les réformes que l'on opérera.

L'uniformité des livres amènera une diminution notable dans le coût de l'instruction primaire et mettra fin à la spéculation éhontée de la multiplicité des livres, dont la paternité revient à nos chers frères de la Doctrine Chrétienne ou autres.

Ces bons frères ont dû assez s'enrichir, par la multiplicité des livres d'écoles, au détriment de la bourse des pauvres pères de familles, pour que leurs réclamations et leurs prétentions soient maintenant lettre-morte.

Lorsque le Conseil de l'Instruction publique aura fait un choix judicieux de livres d'écoles pour toute la province, sans égard pour aucune congrégation, qui jusqu'ici a tiré des revenus assez considérables de cette source, par le travail manuel des élèves au rabais, etc, il aura bien mérité de la patrie,

On ne niera pas sûrement que les pères de famille sont autant intéressés aux enfants que les frères eux-mêmes, sans arrière-pensée aucune.

PAYEUR

UN BON CONSEIL

Un conseil donné à temps vaut souvent une fortune. Si quelqu'un de votre entourage se trouve atteint de rhume, toux, grippe ou bronchite, faites-lui prendre du BAUME RHUMAL, il est infailible, procure un soulagement très appréciable suivi de la guérison à bref délai.

IN ARTICULO MORTIS

M. Oscar Mc Donnell, le distingué journaliste qui dirigeait le *Temps*, d'Ottawa, et qui vient de mourir, a publié, avant d'entrer dans l'éternité, une lettre, sorte de testament professionnel, où il livrait son cœur, sa pensée, son MOI tout entier, au jugement de ses amis, de ses lecteurs et du public.

Or, le *Manitoba*, interprétant au profit de ses rancunes le document plein de ferveur et de dignité laissé par le défunt, s'acharne à en faire un monument de remords que le pauvre disparu aurait laissé à la postérité, comme le plus frappant exemple du repeesir d'un pécheur malhonnête.

Citons le passage le plus saillant de cet article astucieux du *Manitoba* :

« Quelle différence dans l'attitude de nos adversaires lorsqu'ils sont pleins de force et de vie et lorsque, un pied déjà dans la tombe, ils se trouvent en face de l'éternité ! Pleins de force et de vie, ils nous combattent, nous qui ne luttons que pour un principe religieux, et ils nous combattent pour l'avantage d'un homme, d'un parti politique ! Et tous les moyens leur sont bons : le mensonge, la calomnie, la réticence et le sous-entendu pires encore. Un jour, la justice de Dieu passe, sous la forme de la mort : alors l'ambition, l'orgueil ont perdu leurs charmes et le voile qui cachait la vérité se déchire, et ils voient ils comprennent cette lutte que les évêques et les prêtres font à l'erreur doctrinale. Mais il est trop tard, déjà la mort les a marqués. »

Assez, n'est-ce pas !... Cette honteuse exploitation de la mort au profit du clergé est bien faite pour donner la nausée, et surtout pour empêcher désormais les braves gens qui n'ont pas pratiqué leur vie durant l'agenouillement devant les curés, ornés de leurs vicaires, de donner le fraternel baiser de paix, à l'heure redoutable où les paupières se ferment pour toujours.

M. Oscar McDonnell était si peu ennemi du clergé, il était si peu doctrinaire, qu'il pratiquait sa religion, et peut-être beaucoup mieux qu'un tas de bigots hypocrites qui, aujourd'hui, se font un indécemment plaisir à piétiner sur son cadavre encore palpitant.

La preuve?... La preuve, c'est que celui qui est aujourd'hui devant Dieu, avait un confesseur attitré, et que c'est pour se soumettre au désir de de celui-ci qu'il a laissé la lettre à l'aide de laquelle le *Manitoba*, organe clérical intransigeant, essaye de battre la caisse en faveur de sa bouillotte.

Voici, du reste, ce que nous extrayons d'une correspondance touchant la question, correspondance qui a paru dans le numéro du *Temps* portant la date du 8 juin écoulé :

Finalement, au cours d'un entretien avec son directeur spirituel, et en présence d'un tiers, il produisit ce papier et pria ce tiers d'en reviser la rédaction. Ce dernier le passa à l'homme d'église qui le lut

McDonnell y disait ce qui peut à peu près

se résumer ainsi : Je demande pardon à ceux que j'ai pu offenser, et s'il m'est jamais arrivé de rien écrire de nature à diminuer l'influence légitime du clergé, je le regrette ; de même s'il s'est échappé de ma plume quelques paroles qui aient pu blesser personnellement l'archevêque vénéré de ce diocèse, je les désavoue et retracte ; mais je proteste que bien loin de ma pensée a été toute l'idée de nuire à la religion ou à l'autorité qui la représente.

L'ecclésiastique dit alors : Merci ; cela satisfera Monseigneur," ou p'autres paroles analogues.

La moralité de cette manœuvre, nous la tirerons un autre jour. Ce que nous voulons retenir aujourd'hui, c'est qu'il est dangereux pour un honnête homme de céder aux sollicitations intéressées d'un confesseur, lorsque celui-ci vous demande à l'article de la mort, de laisser un écrit établissant que, malgré vos divergences d'opinion relativement au temporel, vous n'avez cessé d'adorer Dieu, de vous soumettre sans murmures à sa sainte volonté, et de n'avoir combattu les prêtres que sur le terrain purement humain.

En cédant à cette prière, on s'expose à voir sa pensée, ses paroles, ses écrits même, interprétés dans un sens absolument faux, et l'on s'expose surtout à passer à la postérité avec une réputation de comédien, de menteur et d'hypocrite.

Ceci est bon à savoir, et nous épuiserons le sujet la semaine prochaine.

La question vaut qu'on s'en occupe.

SCRUTATEUR.

Evolution sociale des notres

Nous venons de parcourir avec beaucoup d'intérêt une étude publiée par un de nos compatriotes, M. Léon Gérin, dans la revue, *Mouvement Social*, et intitulé : "L'évolution sociale des Canadiens-français."

M. Gérin prend à partie les élections du 23 juin, 1896, pour signaler un indice inévitable de la transformation profonde que subit la population franco-canadienne.

Nous avons lu et relu l'article de M. Gérin, et bien que nous différions d'opinion avec l'auteur sur les considérations politiques qui forment son entrée en matière—ce dont M. Gérin ne nous fera certes pas un crime—nous devons

le féliciter sur les sentiments judicieux et francs qui forment la base de ses remarques.

Nous ne pouvons résister à la tentation d'en reproduire un autre.

J'ai montré naguère comment les Canadiens-Français, issus pour la plupart d'émigrants venus du Perche, de la Normandie, des vallées, et d'autres *pays* similaires de la France, ont formé, sur les bords du Saint-Laurent, un groupe compact de petits cultivateurs, de petits industriels et de petits commerçants, s'élevant assez communément à l'aisance, très rarement à la richesse, et (en l'absence de toute classe riche) encadrés, patronnés moralement et intellectuellement, par le clergé : le curé, sorte de patriarche qui s'impose d'autorité dans les affaires particulières des familles et dans les intérêts les plus divers de la vie locale ; l'évêque qui domine de haut et fait entendre sa voix sur toutes les questions d'intérêt général et supérieur. C'est cette ancienne organisation paroissiale et diocésaine qui vient d'éprouver un échec.

"Au cours des dernières cinquante années, "l'habitant" a vu, dans son voisinage immédiat, se développer, par le fait des Anglo-Canadiens et des Anglo-Américains, un état social fondé sur l'individualisme et le travail intense, et il n'a pu se soustraire aux influences qui se dégagent de ces nouveaux milieux. Les siens, en grand nombre, sont allés louer leurs bras dans les villes de fabrication du Canada et des États-Unis, et en sont revenus avec des notions grandement modifiées. D'autres de ses enfants, dans ces mêmes centres urbains, se sont adonnés aux professions libérales, et ont pu s'y faire, en dehors de la tutelle du clergé, une position indépendante. Précisément, ce sont des avocats, des médecins, des notaires, des journalistes, presque tous des jeunes gens, presque tous sortis des villes, qui formaient l'état-major et l'avant-garde de la phalange libérale dans Québec, et qui ont emporté la province d'assaut, en dépit de la froideur, sinon de la malveillance, du clergé à leur égard. Baptiste, père, trouvait tout naturel que son curé régentât la famille, s'immisçât dans les affaires communales, et l'évêque lançait-il un mandement en même temps d'élection, Baptiste, père, ne songeait qu'à suivre la ligne de conduite qui lui était tracée. Baptiste, fils, lui, prête volontiers l'oreille à ceux qui lui font des distinctions savantes entre l'autorité temporelle, entre la religion et la politique. Fatigué de cette question compliquée des écoles qu'il ne peut bien comprendre, séduit par cette

pensée simple d'avoir pour premier ministre un homme de sa race, il vote pour le candidat de M. Laurier. Bref, sur cette question mi-politique de préférence à la direction traditionnelle du clergé."

Très bien, n'est-ce pas ?

Si nous avons un vœu à formuler, nous souhaitons que M. Léon Gérin, qui semble traiter ces questions de main de maître, dans un prochain article, examine d'une manière aussi consciencieuse, les grandes causes qui ont amené cette transformation sociale parmi nos populations.

Il n'y a pas d'effet sans cause.

M. Gérin vient d'établir une ordre de faits importants.

Où prennent-ils leur origine ?

Et nous osons croire que M. Gérin nous compensera pour quelque chose, nous, la presse sentinelle des avant-postes, qui nous sommes aguerri aux rudes coups qu'on nous a portés, mais qui, tout de même, en contemplant nos glorieuses blessures non encore fermées, pouvons dire avec fierté ; comme ces vieux troupiers de la vieille garde impériale : j'étais à Waterloo.

Cette humiliante défaite des armes de la France n'a-t-elle pas, d'ailleurs, été l'embryon d'où est sorti le plus beau gouvernement du monde administrateur de la nation la plus cultivée du globe, reine des lettres et des sciences ?

Nous avons eu notre Waterloo, au *Canada-Revue*. L'heure de la rétribution doit sonner comme un glas pour nos hautains persécuteurs.

JUSTUS

LE NEPOTISME

Nous publierons bientôt un article fort intéressant sur ce sujet brûlant à l'heure actuelle.

Il a été écrit il y a quelques années par un nommé Larousse, auteur passablement connu en France et ailleurs.

CHERCHEUR

NE PERDEZ PAS LA TÊTE.

Ne perdez pas la tête parce que vous n'avez pas obtenu la guérison de votre rhume avec les remèdes de bonnes femmes ; prenez sans retard quelques doses de BAUME RHUMAL et vous serez guéri. 25 cts la bouteille.

LES "CHERES ETUDES"

L'homme d'Etat contemporain, quand il se plaint sans cesse du fardeau qui l'accable et souhaite publiquement qu'on le rende, selon son expression célèbre, à ses "chères études", est, presque toujours, peu sincère. Pareil au bûcheron de La Fontaine, il appelle la mort, la mort politique, s'entend ; mais, quand elle se présente sous la forme d'une assemblée menaçante et houleuse, il la supplie de l'aider à recharger sur ses épaules le poids si lourd du pouvoir. Il est rares, très rares, les Dioclétiens constitutionnels, les Amurat II parlementaires, que dévore une secrète envie de se retirer, sinon pour arroser des légumes ou écussonner des rosiers, du moins pour vivre désormais dans les régions pures de la pensée et cultiver les belles lettres.

Le temps est loin où les Sully, les Richelieu, les Mazarin, les Colbert, les Louvois, poursuivaient leur œuvre jusqu'au bout et mouraient dans leur place. Ils sont, au contraire, très nombreux, à notre époque troublée, les hommes d'Etat tombés de haut et à jamais brisés par la chute.

Quand cette infortune n'atteint que de vulgaires ambitieux, des intrigants quelconques—et c'est la majorité des cas—peu importe. Mais elle a aussi frappé, dans ce siècle, des personnes du premier mérite, ayant, avec un idéal politique, l'ardent souci du bien public et de la grandeur du pays. Ceux-ci acceptent sans doute la retraite avec dignité, se réfugient noblement dans le travail. Quoi de plus honorable, par exemple, que la vieillesse laborieuse d'un Guizot ?

Cependant, même chez ces hommes supérieurs et de bonne foi, faut-il toujours prendre absolument au sérieux le soupir de soulagement qu'ils ne manquent jamais de pousser tout d'abord en revenant à la vie privée, au calme labour du cabinet ? Plusieurs nous ont prouvé que cette joie était feinte, cette résignation mensongère ; et, dès le lendemain de la défaite, leurs écrits et leurs paroles nous ont offert, en mainte occasion, leur propre apologie et l'expression de leur rancune contre des ennemis victorieux. Assurément, les "chères études" ne suffisaient point à consoler ces cœurs aigris.

Il faut les excuser et les plaindre ; car on ne saurait jamais trop ménager les vaincus. Néanmoins, il est permis d'accorder une estime plus marquée à l'homme tombé du pouvoir, qui restant fidèle à ses convictions et à son parti, mais dédaigneux des récriminations vaines, revient, vers le soir de sa vie, aux travaux de sa jeunesse — philosophie, histoire, littérature — s'y consacre tout entier et trouve un sûr asile dans les temples sereins de la pensée.

Tel est le bon exemple qu'a longtemps présenté Jules Simon aux politiciens de profession et qu'il leur présente, en quelque sorte, encore aujourd'hui, par l'apparition posthume de son charmant livre, *Derniers Mémoires des Autres* ; telle est l'excellente leçon que leur donne aussi M. le duc de Broglie en enrichissant la collection de jolis volumes sur les grands écrivains français, que publie la maison Hachette, d'une magistrale étude sur Malherbe.

Cela vous semble tout simple, dites-vous, que ces hommes remarquables, distraits pendant quelques années de leurs travaux coutumiers par la vie politique, les aient repris dans leurs vieux jours, et vous ne trouvez pas qu'il y ait là, de leur part, si grand mérite. Revoyez-les cependant, par le souvenir l'un et l'autre, au point culminant de leur destinée ; imaginez les rêves qu'ils ont eu le droit de faire alors. Rappelez-vous que, si Thiers était mort président de la République, Jules Simon se fût trouvé tout désigné pour devenir son successeur ; et songez que, après une nouvelle restauration de la monarchie, le duc de Broglie eût été, tout simplement, le premier en France, après le roi.

Laissez de côté la politique. Oubliez, pour un moment, s'il vous plait, le jugement, indulgent ou sévère, que vous pouvez porter sur ces deux hommes, selon vos principes, vos passions ou vos préjugés. Considérez seulement leurs espérances évanouies, leurs ambitions détruites, et vous serez bien forcés de convenir que la conduite, absolument identique, de ces deux adversaires, — dignes l'un de l'autre, et qui, d'ailleurs, s'estimaient, — n'eut rien de médiocre et ne fut pas ordinaire.

J'ai été le témoin, à l'Académie française, des

dernières années de Jules Simon, et je compte bien y admirer longtemps encore l'active et robuste vieillesse de M. de Broglie. J'ai vu avec quelle sérénité ils ont dédié, tous les deux, leurs éminentes facultés et le reste de leur vie aux lettres conservatrices.

Jules Simon, orateur et écrivain, doué d'une facilité inouïe et d'une énergie étonnante, se prodigua comme un jeune homme. Cette parole, qui, si souvent, jadis, avait charmé, séduit, persuadé les assemblées publiques, il la mit au service de toutes les sociétés charitables, de toutes les bonnes œuvres. Elles n'avaient qu'un signe à faire pour que Jules Simon accourût dans tous les cœurs, qu'il suscitât les libéralités.

Il ne s'agissait plus alors de la politique, toujours soumise à tant de contingences, de la décevante politique, où ce qui semble bon aujourd'hui peut devenir demain dangereux et funeste. Maintenant, ne prononçant plus — et avec quelle généreuse abondance ! — que des paroles de bienfaisance et de pitié, Jules Simon était sûr de ne jamais se tromper, d'être toujours utile. Pareille à un fleuve généreux qui féconde toute une contrée, son éloquence ne coulait que pour faire le bien.

Jules Simon vivait de sa plume. Car après avoir occupé les plus hautes fonctions de l'Etat il se trouvait dans une situation voisine de la pauvreté — celle d'Aristide. Toutes les revues, tous les journaux lui étaient naturellement ouverts et sollicitaient sa collaboration. Alors, dans le grave philosophe, se révéla un surprenant improvisateur, un merveilleux journaliste. Il répandit, par milliers, des pages pleines de grâce, d'esprit, de sensibilité, parfois aussi d'ironie, mais d'ironie indulgente et sans fiel. On en trouvera quelques-unes, et des meilleures, dans ces trois volumes *Mémoires des autres*, qui, parmi tant de mérites, offrent celui de pouvoir être mis dans toutes les mains.

Quand il traça ces souvenirs, auxquels il a donné l'allure et le tour de la nouvelle, Jules Simon approchait de sa fin. Il était extrêmement fatigué, presque aveugle : mais il avait conservé, pour le travail littéraire, l'ardeur et l'entrain de sa jeunesse. Maintes fois, comme je le guidais,

en lui donnant le bras, à travers les corridors et les escaliers de l'Institut, l'infatigable vieillard m'a confié quel intérêt toujours plus vif, quel amusement sans cesse renouvelé, il éprouvait à composer ses contes vrais, ces épisodes de sa vie, "romancés" avec un art si ingénieux et si charmant.

Certes, l'âme de cet homme de parti qui avait traversé tant d'agitations, pris part à tant de luttes, de ce tribun qui avait entraîné des foules, de ce ministre qui avait gouverné son pays, devait contenir bien des déboires et bien des amertumes. Il les oubliait cependant, et, bien qu'écrasé par l'âge, le parfait homme de lettres qui était en lui, trouvait un rire juvénile pour proclamer la bonne et saine joie d'écrire et de travailler.

Cette joie de l'écrivain n'est pas moins vivement éprouvée par M. le duc de Broglie. Pour lui comme pour Jules Simon, les "chères études" ne sont pas un vain mot, et elles l'ont consolé, je n'en doute pas, des déceptions de la vie publique. Dès qu'il en a été écarté, il a rouvert son manuscrit à la page interrompue et il a augmenté son œuvre de plusieurs belles compositions historiques, dont on ne saurait trop louer la noble ordonnance et le haut style.

Aujourd'hui, comme si ces travaux imposants ne suffisaient pas à son activité intellectuelle. M. de Broglie fait une incursion dans le domaine de la critique et nous donne son *Malherbe*.

Le verdict qu'il prononce sur le vieux poète est, malgré quelques réserves, absolument favorable. J'estime, avec M. de Broglie, qu'il ne faut pas traiter légèrement l'auteur des *Stances à Duperrier*. Sans doute, son lyrisme est à la glace et un peu poussif ; ses vers—il en a fait souvent de très beaux, et quelquefois d'admirables, — sentent toujours l'huile. Le "bonhomme Malherbe" n'avait conclu avec la Muse, comme l'a dit spirituellement Stendhal, qu'un mariage de raison. N'importe. Il demeure un maître impeccable dans l'art de la versification : et le code qu'il a établi, il y a près de trois siècles, n'a subi, en définitive, que des réformes de détail et n'est pas près d'être abrogé.

D'ailleurs, je ne suis pas de ceux qui déplorent

le succès de Malherbe et de sa doctrine. Il est nécessaire, de temps en temps, que rythmeurs et rimeurs soient rappelés à la précision, à la correction, à l'ordre absolu. En admettant toutes les différences qu'on voudra, l'influence de Malherbe sur la poésie de son temps peut se comparer à celle de Leconte de Lisle.

Il faut lire le *Malherbe* du duc de Broglie. Ici le peintre a bien choisi son modèle. Il y a plaisir à voir en présence l'un de l'autre, ces deux hommes d'autorité. Aussi le livre est-il excellent ; et cette ferme plume de premier ministre, qui contresigna tant de lois et de décrets, était bien celle qu'il fallait pour écrire un jugement définitif sur le vénérable législateur de la prosodie française.

FRANCOIS COPPEE

N'HESITEZ PAS

Le BAUME RHUMAL est adopté généralement par la profession médicale. Les malades qui l'ont adopté s'en sont bien trouvés et ont été promptement guéris. Si vous toussiez ne prenez que le BAUME RHUMAL 25 cts la bouteille.

Petit voyage

Mon vieil ami Edme m'avait si affectueusement grondé de n'être pas venu au mariage de sa première fille que j'avais absolument juré de point laisser convoler la seconde sans lui servir, au moins, de témoin. La gamine n'avait alors que douze ans. J'avais du temps devant moi. Mais le temps passe vite et j'ai dû payer ma dette. Une trentaine de lieues de Paris seulement. Et un pays que je n'avais pas revu depuis tant d'années, ce coin du pays Briard où les hasards de la carrière paternelle m'avaient fait passer de si belles heures d'enfance, pleines de rêves et d'illusions ! C'était bien justement ce qui m'inspirait une terreur instinctive de m'y retrouver. Ces lambeaux de soi-même qu'on laisse en chemin ne sont pas insensibles, et, quand le pied s'y pose, il leur arrive de saigner encore. Que de maisons, bien que joyeuses et bruvantes peut-être, me sembleraient néanmoins vides parce que leurs hôtes auraient chan-

gé. Oh ! ces murs qu'on reconnaît et qui ne vous reconnaissent pas, d'un frisson dans le lierre ou d'un chant d'oiseau dans la mousse ! Ces fenêtres où les visages amis font place à d'autres images ! Comme on se sent cruellement étranger dans ces patries abandonnées où il ne faut pas revenir si on en veut garder quelque chose dans sa mémoire et comme un parfum de bouquet fané. Vous savez ces architectures que la fantaisie des nuages dessinent dans le ciel, ces aériennes cités qu'un souffle de vent dissipe. Eh ciel, elle ne sont guère moins fragiles que ces voisins d'antan qui s'évanouissent dès que nous faisons quelques pas vers elles.

J'ai tenu néanmoins ma parole. Mon vieil ami Edme m'avait envoyé l'horaire des trains calligraphié de sa propre main. Car aujourd'hui le chemin de fer va jusqu'à la petite ville. Nous filons à travers des coins de nature nouveaux pour moi ; car la ligne ferrée ne suit pas la route départementale. Le lacet qu'elle trace à travers champs s'allonge ou se reserre suivant qu'elle doit desservir des bourgs distants ou rapprochés. Les vaches, aux robes variées, regardent, la bête posée sur la cime des haies, passer le train sans aucun étonnement dans leurs beaux yeux accoutumés, tandis que les chats, énamourés par l'approche du printemps, s'effarent parmi les genêts fleuris qui effleurent les gazons. Grâce aux arrêts multipliés, c'est tout aussi long que par la diligence d'autefois. Le nombre des stations indique d'ailleurs la vivacité des luttes électorales dans la région. Chacune représente la victoire d'un député nouveau qui avait promis à ses électeurs le passage du chemin de fer dans leurs terrains. Oui, certes, c'est aussi long que par la patache et rudement moins amusant.

Mon vieil ami Edme m'attend à l'arrivée et, seulement après sa rude étreinte de fidèle compagnon à travers la fuite des années, je puis regarder autour de moi. Dans la gare quadrangulaire et blanchie à la chaux, sans architecture et sans style, je me trouve entouré de docks où des hommes affairés roulent des marchandises. J'entre dans l'avenue qui y conduit... une caserne, — puis un café-concert — puis un photographe. Je me suis certainement trompé de ville. Mais

non, c'est bien mon vieil ami Edme qui me serre le bras à le briser. Et puis voici enfin une vieille connaissance. L'enseigne de L'Hôtel de l'Ours est toujours là. Elle a trente ans, comme mes souvenirs ; mais un peu de vernis... comme à moi probablement, lui serait bien utile. C'est un morceau de peinture impressionniste avant la lettre et de l'Ecole prémonastique. L'ours est en train de déguster du miel. Cela veut dire que les fromages de la maison sont très renommés. C'est aussi du présybolisme, quelque chose comme le langage des fleurs. Oui, voilà bien la rue montueuse et tortillée sur un pont demeuré à dos d'âne, traverse le Morin aux eaux glaciées, si transparentes qu'on voit, au fond, les longues herbes se nouer et se dénouer aux innombrables remous qui sont comme des entonnirs d'argent pleins de perles. De ce côté, la ville ne s'est pas étendue par-delà la colline qui descend toujours, prairie verdoyante où le linge tendu sur des cordes vacillantes, flotte comme des voiles vers l'admirable promenade que dessine le bord de la rivière, la chère promenade où les causeries s'envolaient si douces parmi le frémissement des feuillages et la chanson brève des rouges-gorges et des pinsons. Les choses, plus longtemps que les personnes, gardent leur physionomie, malgré le travail impie qui les dénature et atteint, comme dans Bruges la Morte, à la profanation. Rien de l'ancienne population dans celle qui grouille autour de moi. Je m'attendais bien à n'y rien reconnaître aucun camarade d'antan ; mais l'aspect général lui-même des êtres s'est modifié.

Le lourd paysan Briard, qui marchait dans ses sabots, une sacoche de cuir au flanc, a fait place à un monsieur qui n'a pas l'air davantage de descendre des Montmorency, mais qui a le tort d'en sembler fier. Bien-être prétentieux, confortable, bruyant ; un singe qui a traversé Paris, quoi ! avec beaucoup de breloques sur le ventre. Au fond, cela m'est bien égal. Mais où sont les filles un peu farouches, au regard surnois, charmantes d'hypocrisie, provocantes de fausse pudeur, dont l'image m'était demeuré dans l'esprit avec je ne sais quel prestige agressif ? Voici l'ouvrière anémique, bonne amie du fantassin, à

la taille déformé au regard éhonté, que j'ai rencontrée partout où l'industrie prospère, femme deux fois flétrie par un travail qui n'est pas fait pour ses mains frêles, par une débauche dont l'habitude exclut les ex-uses passionnelles, triste produit des villes manufacturées, le même dans le Nord que dans le Midi, mais moins nombreux cependant, dans le Midi que le Nord, grâce à notre paresse ensoleillée. Ah ! les pauvres créatures ! Celle-ci aurait eu la beauté triomphante, et celle-là la grâce plus douce mais non moins victorieuse. Mais leurs jeunes chairs, aux sèves vivantes ont été jetées au même moule asservissant qui les ploye et les violente sans les broyer, alourdissant les mains par l'exercice brutal, enlaidissant ces filles à plaisir, ce qui est plus barbares que de les tuer comme les Turcs font des belles Arméniennes.... Mais le petit soldat qui les courtise, le dimanche, en taillant des baguette dans la saulaie, ne les en trouve pas moins à son goût. Nos guerriers ont, Dieu merci ! l'esthétique indulgente, et les pitiés infinies de l'Amour viennent consoler les déchéances anticipées. Moi, je me suis pas accoutumé encore à cet irrespect de la Femme qui ne s'arrête pas au mépris de sa vie et s'attaque à la gloire même de sa beauté. Et, malgré tous les éblouissements du progrès, je considérerai notre société comme absolument barbare tant qu'elle tolérera cet avilissement de la femme sous des tâches que justifiait l'ancien esclavage. Oui, devant ce chlorotique troupeau de petites ouvrières, je regrette amèrement les robustes paysannes qui, seules autrefois, dans cet agricole pays, représentaient le sexe faible, et cela avec de braves bras fouettés de sang, des gorges impatientes et je ne sais quelle odeur de foin qui mettait de vagues griseries au cerveau.

Les cloches de l'église tintent à toutes volées. Elles, du moins, ont gardé la même voix, et sonnent, dans le joyeux carillon, le glas de mes chers souvenirs, Toue blanche, toute mi-gnonne, emperlée, comme une vague de candeur, de boutons de fleurs d'oranger, et comme enserpentée de lames d'argent fluide sous les transparences de son voile, délicieusement souple et souriante, la jeune mariée m'a tendu son joli

front, et ce fut comme si ma jeunesse, soudain ressuscitée, me remontait aux lèvres pour ce très chaste baiser permis. C'est ainsi que m'en apparaît volontiers, aux heures de recueillement, l'image : celle d'une fiancée très pure qui m'a quitté parceque je n'avais pas su mourir avec elle de notre commun rêve et que j'ai préféré à celui-ci la joie âpre et impie de vieillir.

Et les cloches tintent, tintent à volées plus larges encore ; et le mouvement de mon cœur se rythme, comme autrefois, aux tristesses et aux joies ressuscitées que me sonnait leur voix dominicale, en un temps lointain où je savais espérer et prier.

ARMAND SYLVESTRE

Mgr Merry del Val

Le délégué apostolique, maintenant en route pour Montréal, a manifesté le désir d'officier à la procession de la fête-Dieu à l'Eglise Notre-Dame dimanche prochain. Déjà cet honneur a été fait à la population de Montréal par Mgr O'Brien. A cet occasion on a remarqué la fatigue occasionnée par le poids de l'ostensoir avait obligé Mgr O'Brien de se faire remplacer par Mgr Fabre pendant une partie de la procession.

Afin d'éviter cette fatigue au délégué apostolique, on se propose, paraît-il, d'appuyer l'ostensoir sur une petite tablette installée sur le cadre du dais, de manière que Mgr Merry del Val n'aura qu'à placer les mains sur l'ostensoir pour le maintenir en place. — *La Patrie*.

Du Nord, une bonne gazette :

Nous apprenons qu'un jeune brun, employé à la fabrique Rolland fait les yeux doux à une jolie brunette, employée à la même fabrique. Nous croyons que les jeunes amoureux feront une *fin* avant les foins.

INTERROGEZ-LES

Interrogez qui vous voudrez. Tous ceux qui ayant toussé ont fait usage du BAUME RHUMAL vous diront qu'ils ont été guéris promptement et radicalement à peu de frais. Partout 25cts la bouteille.

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

XII

Et des cinq enfants, le fils aîné qui voyageait, les trois autres étaient là, Celia en petite robe de légère soie blanche, blonde elle aussi, délicate avec ses grands yeux d'innocence et sa bouche de candeur, gardant jusqu'au bout de son aventure d'amour son air de grand lis fermé, impénétrable en son mystère de vierge. Les Sacco venaient d'arriver seulement, et Attilio, qui était resté près de sa fiancée, portait son simple uniforme de lieutenant, mais si naïvement, si ouvertement heureux de son grand bonheur, que sa jolie tête, à la bouche de tendresse, aux yeux de vaillance, en resplendissait d'un éclat extraordinaire de jeunesse et de force. Tous les deux, l'un près de l'autre, dans ce triomphe de leur passion, apparaissaient, dès le seuil, comme la joie, la santé même de la vie, l'espoir illimité aux promesses du lendemain ; et tous les invités qui entraient les voyaient ainsi, ne pouvaient s'empêcher de sourire, s'attendrissaient, oubliant leur curiosité maligne et bavarde, jusqu'à donner leur cœur à ce couple d'amour, si beau et si ravi.

Narcisse s'était avancé pour présenter Pierre. Mais Celia ne lui en laissa pas le temps. Elle fit un pas à la rencontre du prêtre, elle le mena à son père et à sa mère.

— Monsieur l'abbé Pierre Froment, un ami de ma chère Benedetta.

Il y eut des saluts cérémonieux. Pierre fut très touché de cette bonne grâce de la jeune fille, qui lui dit ensuite :

Benedetta va venir avec sa tante et Dario. Elle doit être si heureuse, ce soir ! Et vous verrez comme elle est belle !

Pierre et Narcisse le félicitèrent alors. Mais ils ne pouvaient rester là, le flot les poussait, le prince et la princesse n'avaient que le temps de saluer d'un branle aimable et continu de la tête, noyés, débordés. Et Celia, quand elle eut mené les deux amis à Attilio, dut revenir prendre sa place de petite reine de la fête, près de ses parents.

Narcisse connaissait un peu Attilio. Il y eut des félicitations nouvelles et des poignées de

main. Puis, curieusement, tous deux manœuvrèrent pour s'arrêter un instant dans ce premier salon, où le spectacle en valait vraiment la peine. C'était une vaste place, tendue de velours vert, à leurs d'or, qu'on appelait la salle des armures, et qui contenait en effet une collection d'armures très remarquable, des cuirasses, des haches d'armes, des épées, ayant presque toutes appartenu à des Buongiovanni, au quinzième siècle et au seizième. Et, au milieu de ces rudes outils de guerre, on voyait une adorable chaise à porteurs du siècle dernier, ornée des dorures et des peintures les plus délicates, dans laquelle l'arrière-grand-mère du Buongiovanni actuel, la célèbre Bettina, une beauté légendaire, se faisait conduire aux offices. D'ailleurs, sur les murs, ce n'étaient que tableaux historiques, batailles, signatures de traités, réceptions royales, où les Buongiovanni avaient joué un rôle ; sans compter les portraits de famille, de hautes figures d'orgueil, capitaines de terre et de mer, grands dignitaires de l'Eglise, prélats, cardinaux, parmi lesquels, à la place d'honneur, triomphait le pape, le Buongiovanni vêtu de blanc, dont l'avènement au trône pontifical avait enrichi la longue descendance. Et c'était parmi ces armures, près de la galante chaise à porteurs, c'était au-dessous de ces antiques portraits, que les Sacco, le mari et la femme, venaient de s'arrêter, eux aussi, à quelques pas des maîtres de la maison, prenant leur part des félicitations et des saluts.

Tenez ! souffla tout bas Narcisse à Pierre, les Sacco, là, en face de nous, ce petit homme noir et cette dame en soie mauve.

Pierre reconnut Stefana, qu'il avait rencontrée chez le vieil Orlando, avec sa figure claire au gentil sourire, ses traits menus que noyait un embonpoint naissant. Mais ce fut surtout le mari qui l'intéressa, brun et sec, les yeux gros dans un teint de jaunisse, le menton proéminent et le nez en bec de vautour, un masque gai de Polichinelle napolitain, et dansant, criant, et d'une belle humeur si envahissante, que les gens, autour de lui, étaient gagnés tout de suite. Il avait une faconde extraordinaire, une voix surtout, un instrument de charme et de conquête incomparable. Rien qu'à le voir, dans ce salon, séduire si aisément les cœurs, on comprenait ses succès foudroyants, au milieu du monde brutal et médiocre de la politique. Pour le mariage de son fils, il venait de manœuvrer avec une adresse rare, affectant une délicatesse outrée, contre Celia, contre Attilio lui-même, déclarant qu'il refusait son consentement, de peur qu'on ne l'accusât de voler une dot et un titre. Il n'avait

cédé qu'après les Buongiovanni, il avait voulu prendre auparavant l'avis du vieil Orlando, dont la haute loyauté héroïque était entière : d'autant plus qu'en agissant ainsi, il savait aller au-devant d'une approbation, car le héros ne se gênait pas pour répéter tout haut que les Buongiovanni devaient être enchantés d'accueillir dans leur famille son petit-neveu, un beau garçon, de cœur sain et brave, qui régénérerait leur vieux sang épuisé, en faisant à leur fille de beaux enfants. Et Sacco, dans toute cette affaire, s'était merveilleusement servi du nom légendaire d'Orlando, faisant sonner sa parenté, montrant une vénération filiale pour le fondateur de la patrie, sans paraître vouloir se douter un seul instant à quel point celui-ci le méprisait et l'exécrait, désespéré de son arrivée au pouvoir, convaincu qu'il mènerait le pays à la ruine et à la honte.

Ah ! reprit Narcisse, en s'adressant à Pierre, un homme souple et pratique, que les souflets ne gênent pas ! Il en faut, paraît-il, de ces hommes sans scrupules, dans les Etats tombés en détresse, qui traversent des crises politiques, financières et morales. On dit que celui-ci, avec son aplomb imperturbable, l'ingéniosité de son esprit ses infinies ressources de résistance qui ne reculent devant rien, a complètement conquis la faveur du roi. . . . Mais voyez donc, voyez donc, si on ne croirait pas qu'il est déjà le maître de ce palais, au milieu du flot de courtisans qui l'entoure !

En effet, les invités qui passaient en saluant devant les Buongiovanni, s'amassaient autour de Sacco ; car il était le pouvoir, les places, les pensions, les croix ; et, si on souriait encore de le trouver là, avec sa maigreur noire et turbulente, parmi les grands ancêtres de la maison on l'adulait comme la puissance nouvelle, cette force démocratique, si trouble encore, qui se levait de partout, même de ce vieux sol romain, où le patriciat gisait en ruines.

— Mon Dieu ! quelle foule ! murmura Pierre. Quels sont donc tous ces gens ?

— Oh ! répondit Narcisse, c'est déjà très mêlé. Ils n'en sont plus ni au monde noir, ni au monde blanc ; ils en sont au monde gris. L'évolution était fatale, l'intransigeance d'un cardinal Boccanera ne peut être celle d'une ville entière, d'un peuple. Le pape seul dira toujours non, restera immuable. Mais, autour de lui, tout marche et se transforme, invinciblement. De sorte que, malgré les résistances, dans quelques années, Rome sera italienne. . . . Vous savez que, dès maintenant, lorsqu'un prince a deux fils, l'un reste au Vatican, l'autre passe au Quirinal. Il

faut vivre, n'est-ce pas ? Les grandes familles, en danger de mort, n'ont pas l'héroïsme de pousser l'obstination jusqu'au suicide. . . . Et je vous ai déjà dit que nous étions ici sur un terrain neutre, car le prince Buongiovanni a compris un des premiers la nécessité de la conciliation.

Il sent sa fortune morte, il n'ose la risquer ni dans l'industrie ni dans les affaires, il la voit déjà émietlée entre ses cinq enfants qui l'émietteront à leur tour ; et c'est pourquoi il s'est mis du côté du roi, sans vouloir rompre avec le pape, par prudence. Aussi voyez-vous, dans ce salon, l'image exacte de la débâcle, du pêle-mêle qui règne dans les opinions et dans les idées du prince.

Il s'interrompit, pour nommer des personnages qui entraient.

— Tenez ! voici un général, très aimé, depuis sa dernière campagne en Afrique. Nous aurons ce soir beaucoup de militaires, tous les supérieurs d'Attilio, qu'on a invités pour faire un entourage de gloire au jeune homme. Et tenez ! voici l'ambassadeur d'Allemagne, il est à croire que le corps diplomatique viendra presque en entier, à cause de la présence de Leurs Majestés. Et, par opposition, vous voyez bien que ce gros homme, là-bas ? C'est un député fort influent, un enrichi de la bourgeoisie nouvelle. Il n'était encore, il y a trente ans, qu'un fermier du prince Albertini, un de ces mercanti di campagna, qui battaient la Campagne romaine, en bottes fortes et en chapeau mou. Et, maintenant, regardez ce prélat qui entre. . .

— Celui-ci, je le connais, dit Pierre. C'est monsignor Fornaro.

— Parfaitement, monsignor Fornaro, un personnage. Vous m'avez en effet conté qu'il est rapporteur, dans l'affaire de votre livre. . . Un prélat délicieux ! Avez-vous remarqué de quelle révérence il vient de saluer la princesse ? Et quelle noble allure, quelle grâce, sous son petit manteau de soie violette !

Narcisse continua à énumérer ainsi des princes et des princesses, des ducs et des duchesses, des hommes politiques et des fonctionnaires, des diplomates et des ministres, des bourgeois et des officiers, le plus incroyable tohu-bohu, sans compter la colonie étrangère, des Anglais des Américains, des Allemands, des Espagnols, des Russes, la vieille Europe et les deux Amériques. Puis, il revint brusquement au Sacco, à la petite madame Sacco, pour raconter les efforts héroïques qu'elle avait faits, pour la bonne pensée d'aider les ambitions de son mari, en ouvrant un salon,

Cette femme douce, l'air modeste, était une personne rusée, pourvue des qualités les plus solides, la patience et la résistance piémontaises, l'ordre, l'économie. Aussi, dans le ménage, rétablissait-elle l'équilibre, que le mari compromettait par son exubérance. Il lui devait beaucoup, sans que personne s'en doutât. Mais, jusqu'ici, elle avait échoué à opposer, aux derniers des salons noirs, un salon blanc qui fit l'opinion. Elle ne réunissait toujours que des gens de son monde, pas un prince n'était venu, on dansait le lundi chez elle, comme on dansait dans vingt autres petits salons bourgeois, sans éclat et sans puissance. Le véritable salon blanc, menant les hommes et les choses, maître de Rome, restait encore à l'état de chimère.

— Regardez son mince sourire, pendant qu'elle examine tout ici, reprit Narcisse. Je suis bien sûr qu'elle s'instruit et qu'elle dresse des plans. A présent qu'elle va être alliée à une famille princière, peut-être espère-t-elle avoir enfin la belle société.

La foule devenait telle, dans la pièce, grande pourtant, qu'ils étouffaient, bousculés, serrés contre un mur. Aussi l'attaché d'ambassade emmena-t-il le prêtre, en lui donnant des détails sur ce premier étage du palais, un des plus somptueux de Rome, célèbre par la magnificence des appartements de réception. On dansait dans la galerie de tableaux, une salle longue de vingt mètres, royale, débordante de chefs-d'œuvre, dont les huit fenêtres ouvraient sur le Corso. Le buffet était dressé dans la salle des Antiques, une salle de marbre, où il y avait une Venus, découverte près du Tibre, et qui rivalisait avec celle du Capitole. Puis, c'était une suite de salons merveilleux, encore resplendissants du luxe ancien, tendus des étoffes les plus rares, ayant gardé de leurs mobiliers d'autrefois des pièces uniques, que guettaient les antiquaires, dans l'espoir de la ruine future, inévitable. Et, parmi ces salons, un surtout était fameux, le petit salon des glaces, une pièce ronde, de style Louis XV, entièrement garnie de glaces, dans des cadres de bois sculpté, d'une extrême richesse et d'un rococo exquis.

— Tout à l'heure, vous verrez tout cela, dit Narcisse. Mais entrons ici, si nous voulons serpiner un peu... C'est ici qu'on a apporté les fauteuils de la galerie voisine, pour les belles dames désireuses de s'asseoir, d'être vues et d'être aimées.

Le salon était vaste, drapé de la plus admirable tenture de velours de Gênes qu'on pût voir, cet ancien velours jardinière, à fond de satin pâ-

le, à fleurs éclatantes, mais dont les verts, les rouges, les bleus se sont divinement pâlis, d'un ton doux et fané de vieilles fleurs d'amour. Il y avait là, sur les consoles, dans les vitrines, les objets d'art les plus précieux du palais, des coffrets d'ivoires, de bois sculptés, peints et dorés, des pièces d'argenterie, un entassement de merveilles. Et, sur les sièges nombreux, des dames, en effet s'étaient déjà réfugiées, fuyant la cohue assises par petits groupes, riant et causant avec les quelques hommes qui avait découvert ce coin de grâce et de galanterie. Rien n'était plus aimable à regarder, sous le vif éclat des lampes que ces nappes d'épaules nues d'une finesse de soie, que ces nuques souples, où se tordaient les chevelures blondes ou brunes. Les bras nus sortaient du fouillis charmant des toilettes tendres tels que de vivantes fleurs de chair. Les éventails battaient avec lenteur, comme pour aviver les feux des pierres précieuses, jetant à chaque souffle une odeur de femme, mêlée à un parfum dominant de violettes.

— Tiens ! s'écria Narcisse, notre bon ami, monsignor Nani, qui salue là-bas l'ambassadrice d'Autriche.

Dès que Nani aperçut le prêtre et son compagnon, il vint à eux ; et, tous trois, ils gagnèrent l'embrasure d'une fenêtre, pour causer un instant à l'aise. Le prélat souriait, l'air enchanté de la fête, mais gardant la sérénité d'une âme triplement cuirassée d'innocence, au milieu de toutes ces épaules étalées, comme s'il ne les avait pas même vues.

Ah ! mon cher fils, dit-il à Pierre, que je suis heureux de vous rencontrer !... Eh bien ! que dites-vous de notre Rome, quand elle se mêle de donner des fêtes ?

— Mais c'est superbe, monseigneur !

Il parlait avec attendrissement de la haute piété de Celia, il affectait de ne voir chez le prince et la princesse que des fidèles du Vatican, pour faire honneur à ce dernier de ce gala fastueux, sans paraître même savoir que le roi et la reine allaient venir. Puis, soudain :

— J'ai pensé à vous toute la journée, mon cher fils. Oui, j'avais appris que vous étiez allé voir Son Eminence le cardinal Sanguinetti, pour votre affaire... Voyons, comment vous a-t-il reçu ?

— Oh ! très paternellement... D'abord, il m'a fait entendre l'embarras où le mettait sa situation de protecteur de Lourdes. Mais, comme je parlais, il s'est montré charmant, il m'a formellement promis son aide, avec une délicatesse dont j'ai été très touché.

(A suivre)

L'ART MUSICAL

SOMMAIRE DU EUMÉRO DE JUIN
 Chronique ; Causerie ; De l'origine des maitres de la Symphonie (SUITE) ; La succession de Brahms ; Les fléaux du feu, Superstitions ; L'Influence de l'électricité sur la voix ; Chopin (SUITE) ; Gabriel Pierné ; Règlement sur la musique sacrée, (SUITE) ; Une anecdote de Rubinstein ; Les littérateurs et la musique ; Le jubilé de la Reine ; Une lettre de Boieldieu ; Notes et informations ; Montréal ; Petit cours d'harmonie pratique ; Académie de musique de Québec ; Correspondance d'Europe ; Correspondance d'Amérique ; Instruments.

MUSIQUE — A l'Angélus (Piano) C. Broutin ; Valse, Olbersleben ; Les Pifferari (Piano) Ch. Gounod.

ABONNEMENTS :

Un an	{	VILLE.....	\$1 15
		CAMPAGNE....	1 00
		EN DEHORS DU	
		CANADA ET DES	
		ETATS-UNIS ...	1 25
Le numéro.....			15

Adresser les abonnements :
 Boîte postale No 2181, Montréal on 1676 rue Notre-Dame.

A VENDRE

Deux Materiels d'Imprimerie

COMPRENANT

Presses,

Caractères,

Casses,

Etc.

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.

S'adresser à

A. FILIATREAU LT,
 157 rue Sanguinet.

Poite de Poste, 2184.

'LE SUN'

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada. Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY,Président ||

Hon. A. W OGILVIE,Vice-Président. ||

|| T. B. MACAULAY, Secrétaire.

|| IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1806 Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le " SUN " du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le " SUN " du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 92
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 66
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. L E G E R,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$10 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'enservir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est limité — "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PAPIER DU "JUBILE"

Boite Souvenir de papier Vellum et d'enveloppes

Pour l'année jubilaire, contenant 48 feuilles de papier et 48 enveloppes dans une superbe boîte. Prix 30 cts.

AUSSI :

Un nouveau vellum royal irlandais, de Marcus Ward et Cie., de trois grandeurs différentes, dans des boîtes contenant deux mains, avec des enveloppes assorties, et

Un assortiment complet de papeterie de grandeurs et de formes tout à fait nouvelles.

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,000,000
FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barberau gérant général Banque d'Epargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offres à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés
Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

Téléphone Bell, No. 318

Agent pour Montréal et les environ

MAPLE CARD



FABRICANTS
DE PAPIER.

MOULIN A PORTNEUF

MONTREAL - QUE

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

1615 rue Notre-Dame

MONTREAL

J. A. DROUIN,

AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes, Chambres 315 et 316.
Téléphone 2243

Arthur GLOBENSKY,

AVOCAT.

1586 1/2 Rue NOTRE-DAME

Wanted—An Idea Who can think
of some simple
thing to patent?
Protect your ideas; they may bring you wealth.
Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys,
Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer
and list of two hundred inventions wanted.

Imprimé par la Cie d'Imprimerie
Commerciale (limitée) et publié par
Aristide Filiatreault au No. 30 rue St
Gabriel, Montréal.

Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée Eden n'a pas été de fonder une entreprise commerciale, mais d'ouvrir dans la métropole du Canada un édifice spécialement consacré aux Beaux-Arts et à la reproduction des épisodes les plus glorieux de l'histoire du pays.

Les Directeurs de la Compagnie du Musée Eden ont cherché dans l'histoire de leur pays si féconde en événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction l'amusement et la récréation du public. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'instruction récréative.

Ses galeries sont au nombre de 34 et occupent un espace d'au delà de 15,000 pieds, c'est à dire qu'à part des nombreux groupes en cercle, il y a une infinité d'autres objets à voir.

Monument National, No. 205, rue St. Laurent, Montréal.

P. S. Les personnes désirant se procurer un catalogue illustré, traitant l'histoire des faits, pourront se le procurer au prix modique de 5c.

C'est le seul Musée en Amérique qui exhibe autant de groupes et d'objets de curiosité pour la somme de 10c. pour les adultes et 5c. pour les enfants.